



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Ni les saisons ni les révolutions ne sauraient enlever aux femmes le désir de plaire, et ne sauraient pas plus enlever à M^{me} Dasse¹ le talent magique qui donne à toutes ses modes le charme qui *fait plaire*; aussi avec les beaux jours du soleil et du calme public, ont reparu maintes nouvelles créations dans les salons enchantés de la grande modiste. Nous citerons comme succès de la mode et du goût des chapeaux en tulle ou crêpe à coulisses interrompues par des bouillonnés de tulle ou des entre-deux de blanches, aussi légers que seyants à la physionomie. Ceux en poulx de soie rose, ayant sur chaque coulisse une petite blonde francée : cette même blonde se reproduit en

ruche autour de la passe, ce qui est très-doux et gracieux.

— Un chapeau tout en blonde rose, ayant au bord une voilette également en blonde rose, et deux touffes de roses blanches de chaque côté.

— Un chapeau en crêpe bleu bouillonné et recouvert d'une barbe de blonde blanche dont les bouts forment bride et sont retenus de chaque côté par une grappe de fleurs d'abricotier.

On voit beaucoup de chapeaux en paille à grosses tresses : cette simplicité, qui a quelque chose de rustique, convient aux costumes de campagne. — L'ornement le plus joli de ce chapeau est un bouquet d'avoine ou d'épis de blé, ou de bluets. — On multiplie encore cette année les chapeaux de paille à jour. — Parmi toutes ces créations, il en est une nouvelle formant des bandes très-

¹ Rue Richelieu, 38.

légères et diaphanes pour former des chapeaux de fantaisie; elles sont larges de deux centimètres environ, et ont au bord un petit agrément à jour, produit dans la fabrication, et qui leur donne de la légèreté; ces bandes sont entrecoupées par des rubans roses ou blancs en gaze froncée.

— M^{me} Seguin¹ a un succès inébranlable dans l'heureuse spécialité de ses chapeaux *pliants*, si utiles pour les voyages et même pour les petits appartements, où les cartons d'autrefois produisent tant d'encombrements!... Pour l'exportation c'est un système admirable, et qui de plus en plus obtient la prédilection de tous les *commissionnaires*. Nous ferons surtout remarquer que M^{me} Seguin appliquant son mécanisme à toutes ces formes de chapeaux, on peut lui indiquer ceux appartenant à telle ou telle maison, et elle les reproduit avec son système, devenu d'une légèreté, d'une flexibilité, qui laissent aux modes d'été toute leur fraîcheur et leur souplesse.

Les capotes en crêpes, gaze ou linon, avec voilette pareille, en blanc, bleu ou rose, retenues par une guirlande de coques de rubans, sont une composition pour jeune personne, dont nous félicitons M^{me} Seguin; c'est simple, charmant et d'un bon marché tout à fait de circonstance.

Ces chapeaux, pouvant s'expédier quatre dans un même carton, sont bien réellement destinés à convenir dans toutes les familles voyageant ou allant à la campagne.

Les capotes en tulle brodées en paille et ornées d'un bouquet d'épis ou d'avoine, celles en crêpe lilas recouvert d'une fanchon de blonde blanche, retenue de chaque côté par une touffe de violette; celles en bandes de paille dentelle, alternées avec des biais de gros de Naples blanc, et ornées d'une guirlande jardinière, et enfin nombre de ravissantes capotes en grosse paille, dite *batelière*, avec bouquet de bluets ou de roses de haies, font partie des nombreuses créations qui ont été admirées cette semaine chez M^{me} Seguin.

— Mais c'est dans les salons de Chagot² que l'on peut aujourd'hui voir le printemps dans tout son épanouissement; — des lilas

de toute espèce, des chèvrefeuilles, des églantiers, forment sur des chapeaux de paille des *chutes* charmantes, si à la mode aujourd'hui; des gerbes d'épis ou d'avoine, des bouquets de bluets et de coquelicots, ou de pâquerettes ou primevères, des guirlandes de roses de mai, des branches de fleurs de marronnier, d'accacia, de fleurs de pêcher, de léger sorbier entremêlé à des verdure fraîches et souples comme un panache de plumes, tout cela, et mille choses encore, justifie en ce moment la prédilection accordée de tous à cette maison si heureusement connue dans la mode.

ENSEMBLE DE TOILETTE.

Redingote en taffetas glacé en nuance tendre; corsage montant, revers descendant en mourant jusqu'à la pointe du busc; chaque revers est bordé de trois petites garnitures à crêtes de coq; et ces garnitures continuent sur la jupe elle-même en se rétrécissant à mesure qu'elles descendent, doivent avoir un feston combiné. Les manches amadis sont ornées de mancherons assortis aux garnitures des revers du corsage. Manchettes Molière. En dedans de la robe, une chemisette montante avec un tout petit col *Henri IV*. Capote de crêpe ornée d'un bouquet de bluets.

Redingote de gros de Naples écossais; corsage amazone, fermé, ainsi que la jupe, du haut en bas, par des boutons de perles noires; mantelet de cachemire blanc, forme *roulière*, garni de trois rangs superposés; chapeau de paille orné d'une barbe en tulle brodé en paille d'Italie, et retenant un bouquet d'épis mêlés verts et jaunes.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DU 10 MAI.

Toilettes de promenade. — Robe de pékin à lignes, ornée de deux volants garnis de franges disposées en festons; — pardessus en taffetas d'Italie, avec garniture pareille découpée à l'emporte-pièce; — au-dessus de la garniture, un bouillonné de rubans. Ce pardessus forme taille. Il a une petite pèlerine et des manches larges relevées par un chou de rubans. Chapeau en crêpe bouillonné. Souliers de taffetas.

Robe en taffetas d'Italie garnie de six volants découpés à l'emporte-pièce. Mantelet en étoffe pareille, garni de franges surmontées par trois galons plats. Chapeau de paille. Souliers de taffetas.

¹ Rue Neuve des Capucines, 5. — ² Rue Richelieu, 81.

PARIS L'ÉTÉ.

Enfin le soleil brille aux croisées de la grande cité, et voilà les rideaux de damas qui s'enlèvent pour faire place aux stores de mousseline ou de soie rosée ou azurée, qui jettent un si doux reflet sur tous les alentours du salon. — Voilà, par contre-coup, des nuées de poussière qui s'élèvent sous quantité de tapis qui s'acheminent vers la maison Foye-Davenne¹, où ils vont recevoir l'hospitalité pendant tout l'été : — Hospitalité bien précieuse, en ce qu'elle garantit l'entretien et la conservation de tous ces objets, tels simples ou précieux qu'ils puissent être. — Chez Foye-Davenne, où nous disions donc que tous ces tapis arrivent en montagne dans ce moment, nous trouvons en échange tout ce qui convient le mieux aux ameublements de l'été, — des literies faites avec cette recherche qu'on apprécie tant dans toute bonne maison, et des couvre-pieds en tissus, tricots, travail de tout genre; — ceux de Bagnères sont admirables par la richesse de leurs dessins et le goût de leurs nuances, fraîches et brillantes, à faire la parure d'une chambre à coucher! — On en voit fond blanc semés de bouquets de roses, ou de guirlandes de lilas et de camélias; — d'autres à médaillons, entourés de feuillages, aux dessins étrusques et renfermant au milieu des bouquets de fleurs de toutes nuances; d'autres à larges rayures turques; d'autres unis, etc., etc.

Viennent ensuite tous ces tapis en paille des îles, en nattes indiennes qu'on met sous les tables à manger, en paillassons *herbages* si frais qu'ils semblent placer un gazon sous vos pieds.

Puis des tentures destinées aux portières et aux rideaux des salons d'été; — ce sont comme des *jardins* jetés sur des fonds blancs ou bleu azuré, et qui se doublent en percaline rose, ce qui est joli et frais comme le printemps.

Un autre genre de luxe pour l'été est celui de la porcelaine, de la verroterie, de ces ornements qui n'ont rien de la splendeur de l'hiver, et offrent toutefois un luxe du plus recherché dans sa simplicité. — Lahoche-Boin nous fait comprendre cette prédilection

portée sur les accessoires de la vie intime, lorsque nous apercevons dans ces beaux magasins de l'*Escalier de cristal*¹ les vases, les lustres, les candélabres, les corbeilles, les aiguières et coupes de toutes formes, en cristaux blancs ou de couleur, taillés et ornés avec une élégance et un goût qui surpassent les productions de Venise et de la Bohême.

C'est qu'aussi il faut convenir que dans l'été, rien n'est plus joli que les cristaux dans un salon, et que dans cette saison ils détrônent l'or et le bronze. — Ces chandeliers à double et triple branches avec leurs brillantes pendeloques, ces coupes à trois ou quatre coupes superposées pour recevoir une pyramide de fruits, de fleurs, ces vases en formes ovales destinés à remplacer les *jardinières*, tout cela est ravissant dans un salon où pénètrent les rayons du soleil et où se reposent de jeunes femmes.

Les porcelaines de Lahoche-Boin ont également revêtu le caractère de l'été; — ce sont les choses les plus charmantes, les plus fraîches, depuis les *jardinières* de Sèvres semées de bouquets en reliefs, les vases Pompadour et les candélabres en forme d'arbustes supportant la bougie au milieu de leurs bouquets de fleurs, jusqu'aux plus simples services de tables, de dessert, de thé. — Impossible de bien détailler combien en ce genre l'*Escalier de cristal* offre en ce moment de piquantes variétés, — et tout cela si simple dans sa distinction, si bon marché dans son élégance, que c'est une véritable attraction pour tous les étrangers qui vont affluer à Paris pendant quelques mois.

Autre chose encore bien charmant et bien utile à leur recommander, ce sont les magasins de laques de Chine et de France de la maison Pinard²; ce genre qui va si bien aux ameublements d'été, et à la sanction de la mode, offre dans les magasins que nous citons la plus complète réunion de tables à thé et à ouvrage, étagères, pianos remarquablement beaux, cabarets, plateaux, coupes et vases à thé, à fleurs, etc., *jardinières* de toutes formes, ayant le double emploi de *jardinières* et tables à ouvrage,

¹ Rue Neuve des Petits-Champs, 63.

² Palais-National. — ³ Place de la Madeleine, 1.

petits coffres de tous genres, fauteuils, chaises, tabourets, etc.

Et puis enfin, un dernier mot pour vous tous, qui voulez emporter à la campagne des approvisionnements de tout ce qui est bon et utile : — n'oubliez pas qu'entre tous les chocolats passés et présents, entre tout ce qui s'est produit dans toutes les Espagnes, pays classique du chocolat, rien n'égalait jamais le *chocolat Soconusco*, cette succulente création de Lemaire-Leduc¹, et qui n'exclut pas toutefois dans cette même maison la réunion de tous les chocolats les plus simples, le meilleur marché, mais toujours les plus excellents, parce que Lemaire-Leduc y a porté toutes ses études, et, à juste droit, a acquis le monopole de tout ce qui se fait de plus parfait en ce genre. Là aussi se trouvent tous les thés imaginables, préparés et mélangés selon le goût, la fortune et les nerfs de chaque personne.

NISIDA.

Je me souvien

D'avoir eu pour ami, dans mon enfance, un chien,
Une levrette blanche au museau de gazelle,
Au poil ondu de soie, au cou de tourterelle,
À l'œil profond et doux, comme un regard humain ;
Elle n'avait jamais mangé que dans ma main,
Répondu qu'à ma voix, couru que sur ma trace,
Dormi que sur mes pieds, ni flairé que ma place ;
Quand je sortais tout seul et qu'elle demeurait,
Tout le temps que j'étais dehors elle pleurait ;
Pour me voir de plus loin aller ou repaître,
Elle sautait d'un bond au bord de ma fenêtre ;
Et, les deux pieds collés contre les froids carreaux,
Regardait tout le jour à travers les vitraux...
Et l'oreille dressée au vent, pour mieux entendre,
Dès que sur l'escalier mon pas retentissait,
Le fidèle animal à mon bruit s'élançait,
Se jetait à mes pieds comme sur une proie,
M'enfermait, en courant, dans des cercles de joie...

Vers charmants ! enchanteresse poésie ! noble animal qui sera aussi célèbre que le chien d'Ulysse ! La petite fille de ce beau lévrier s'appelle Nisida ; sur son collier il est écrit : *Lamartine m'appartient !*

Mais Nisida, l'autre jour, était triste et mécontente ; son maître est absent depuis le matin, et Nisida est immobile, endormie, éteinte. Son maître est revenu enfin : l'intelligent animal n'a pas donné un signe de

joie ; son beau regard n'a pas jeté une seule flamme ; à peine si elle a témoigné qu'elle reconnaissait son maître bien-aimé.

Inquiet et malheureux, M. de Lamartine s'est approché de cette créature bien-aimée ; il l'a prise dans ses bras pour l'embrasser : Nisida a retourné sa tête en poussant un gémissement.

« Qu'as-tu donc, Nisida ? es-tu malade, mon enfant ? tu étais si gaie encore hier au soir ! Quoi ! le jardin est ouvert, et tu n'as pas gambadé dans le jardin ! Veux-tu venir au bois ? Allons, qu'on selle mon cheval, et nous partons ! Je vois ce que c'est ; tu m'en veux de te quitter si souvent. Que veux-tu, ma fille ? c'est la nécessité ! nous avons passé par tant d'orages ! »

Et M. de Lamartine donnait de son mieux les meilleures explications à la mécontente Nisida.

Cependant, du salon voisin, on entendait gémir Nestor, Neptune, Trilby, ainsi baptisé par Charles Nodier, Blanchette, Flûte et Marton ; c'était un gémissement universel, une plainte si lamentable, que M. de Lamartine finit par comprendre l'horrible vérité !

L'an passé, lorsque la chambre des députés, dans un moment d'oisiveté, eut agité la grande question de l'impôt sur les chiens, la loi allait être votée, lorsque cette même Nisida, tirant son maître par le pan de son habit, l'entraîna, bon gré mal gré, au palais Bourbon. En vain M. de Lamartine résistait de toutes ses forces, il fallut obéir ; et véritablement il était temps, car la loi sur les chiens fut rejetée à la majorité d'une voix, la voix de M. de Lamartine, ou plutôt la voix de Nisida.

Mais aussi comme le maître fut fêté à son retour ! quelle joie ! que de gambades ! comme la meute fidèle de ses amis les plus intimes entoura le chef de la maison ! « Ah ! te voilà, bonjour, lui disait-on ; bonjour ! Tu as sauvé la dignité, l'honneur, la liberté, la vie de notre race ! Bonjour ; tu as conservé aux pauvres abandonnés leur dernier ami, leur compagnon fidèle, leur chien ! Bonjour ; nous t'aimons, nous te bénissons au nom des aïeux, au nom des petits-fils de Nisida ! »

Mais aujourd'hui si Nisida boude son maître, si le reste de la bande se lamente

¹ Rue Choiseul, 29, près du boulevard.



Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux et Parapluies des M^{rs} d'Alexandrine. Robe en mousseline de soie de Gagelet. Fleurs
 de Carrière. Ombrelle Verdier. Mouchoir Chapron. Parfums Guerlain. Pajement. "Terre Delisle".
 Gants Mayer.*

Paris. J. F. J. Fuller, Rasthane Pl. London.



comme Jérémie sur les ruines de Babylone; si Trilby, Blanchette et Marton ne veulent pas être consolés, c'est qu'ils ont appris que le Gouvernement provisoire allait établir un impôt sur les chiens, et que M. de Lamartine n'avait pas donné sa démission!

Pourvu que Barricade n'enlève pas Nisida, pour chercher, l'un et l'autre, une patrie plus débonnaire, un ciel plus doux et plus clément!

SALON DE 1848.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Le paysage est encore un des côtés remarquables de cette exposition. Cabat pourtant nous semble un peu lourd; un peu terne; aurait-il donc perdu le secret des ciels limpides, des horizons calmes, et des grandes lignes?

A côté de M. Cabat, se groupe cette jeune école de paysagistes qui depuis quelques années ont fait faire de si grands et de si incontestables progrès à leur genre: Troyon, Thuillier, Victor Dupré, Félix Brissot, et tant d'autres dont les noms nous échappent. Cette année, M. Wyld se distingue, entre tous, par la diversité de ses ouvrages, la finesse et la solidité de son exécution. — Nous avons surtout remarqué une charmante *Vue des environs de Strasbourg*. A part Jules Dupré et quelques autres, toutes les célébrités du paysage sont représentées à ce salon: Corot, Aligny, Paul Huet, Édouard Hostein. On le voit donc, il y aurait injustice à dire ce salon dépourvu d'intérêt; il y a seulement que le trop grand nombre des tableaux et leur distribution à peu près faite au hasard fatiguent l'attention et font renoncer à séparer l'ivraie du bon grain. — La marine n'a pas fait défaut non plus. M. Gudon compte cinq toiles destinées au Musée de Versailles, et qui toutes sont des faits d'armes de notre belle marine. C'est toujours la même facilité, la même lumière; et en face de tant de qualités rares et précieuses, la critique la plus sévère y regarde à deux fois avant de reprocher à l'artiste ce qui manque de style et de force à ses œuvres.

Dans une myriade de portraits dont un très-grand nombre ne manque ni d'élégance ni d'habileté, il n'y en a pourtant

pas un qui captive l'attention du public au point de vue de l'art. — Les Guignet, les Flandrin, les Lehmann, les Dubufe, les Amaury Duval, les Henry Scheffer, tous sont représentés à cette exposition; mais, nous le répétons, il n'y a pas une toile dans les portraits qui ait cette allure magistrale et hardie qui caractérise le maître, qui fasse sensation sur la masse, et reste comme un souvenir pour les artistes.

N'oublions pas cependant de mentionner un portrait de femme très-habilement touché par M^{lle} Mathilde Ducros de Sixt. — Il y a dans cette peinture de la grâce et de la simplicité tout à la fois.

Nous passerons, si vous le voulez bien, sans trop de façon, à travers la salle des dessins, innombrable panacée de portraits, de croquis, d'aquarelles, de plans et de restaurations d'architecture, pour arriver tout de suite à la sculpture. Cette fois, rendons justice à la nouvelle direction du Musée. On a renoncé à cette cave sombre et humide dans laquelle on enfouissait pêle-mêle bustes, statues et bas-reliefs. On a adopté pour cette partie de l'exposition les galeries du Musée Charles X; c'est là une grande amélioration, bien que cependant les armoires remplies de faïences et d'orfèvrerie nuisent considérablement à l'effet des statues.

La première statue qui s'offre à nous est la *Nyssia* de M. Pradier. Le statuaire a emprunté au conte du roi *Candaule* de M. Théophile Gautier la pensée de cette délicieuse figure :

« Pour me comprendre, il faut que tu » contemples Nyssia dans l'éclat radieux » de sa blancheur étincelante, sans ombre » importune, sans draperie jalouse, telle » que la nature l'a modelée de ses mains » dans un moment d'inspiration qui ne re » viendra plus. Ce soir je te cacherai dans » un coin de l'appartement nuptial... tu la » verras! »

Notre habile sculpteur sur ces quelques lignes a conçu sa statue, et il nous a rendu cette merveilleusement belle épouse du roi *Candaule* avec cette élégance exquise, cette délicatesse, cette distinction de style qui n'appartiennent qu'au ciseau de cet Athénien qui s'appelle Pradier! Jamais les traditions de l'art antique n'ont été ressuscitées

tées avec plus de force, plus de goût, nous dirons presque avec autant de génie. Jamais sculpteur n'a mieux que lui, compris ce grand art de la simplicité dans l'élégance, de la force dans la grâce. — Et ne croyez pas que ce culte de l'antiquité exclue chez lui la fantaisie et l'originalité : M. Pradier participe aussi de l'art de la renaissance, et sans s'écarter de la sévérité, du calme des grands maîtres de la Grèce, il a su prendre de ceux de Florence et de Venise cette recherche, cette sorte de coquetterie, qui donne tant de charme et de morbidezza aux œuvres de Buonarrotti, de Ghilberti et de Sansovino.

M. Clesinger, l'auteur de cette délirante statue pour laquelle on n'avait pas su trouver d'autre titre que la *Femme piquée par un serpent*, M. Clesinger a exposé cette fois une *bachante* qui ne le cède en rien à son aînée, ni comme hardiesse de mouvement ni comme finesse d'exécution. M. Clesinger, si nous pouvons nous exprimer ainsi, résume en lui l'école des *sculpteurs-coloristes*. Il est, avant tout, amoureux du mouvement, de l'expression, de la vie. On voit que sa plus grande préoccupation est de faire de la chair, de faire circuler le sang sous l'épiderme, et de donner au marbre sa transparence et sa souplesse; de voiler le regard, de faire courir l'air à travers les flots de cheveux épars : en un mot, la vie et le sentiment ! C'est ce qui a rendu et ce qui, encore cette année, rend si populaire le succès de M. Clesinger. Quant aux artistes plus exclusifs et qui demandent toujours l'art pour l'art, ils ne peuvent nier à M. Clesinger la finesse du modelé, la délicatesse des emmanchements, la pureté et le grand style des lignes ; — ce qui fait que ce statuaire qui débutait au dernier salon s'est placé du premier coup parmi nos artistes du premier rang. Les bustes de M. Clesinger ne sont pas moins remarquables que sa statue. Il a retrouvé le secret de cette grâce un peu mignarde mais adorable des maîtres du dix-huitième siècle; le secret des doux regards, des lèvres souriantes et épanouies, des poitrines rosées et à demi cachées sous des flots de dentelles et de rubans de satin. — M. Clesinger eût fait battre des mains les Grecs dans le temple du dieu, et les grandes dames dans les boudoirs de Trianon.

M. Pollet nous a donné une ravissante statue d'une *Heure de la nuit*. — Cette statue ne tient réellement pas à la terre, elle s'élance... elle s'est déjà élancée, elle s'envole. — C'est un tour de force d'équilibre et une excellente œuvre d'art tout à la fois.

Un grand groupe d'*Attila et Sainte-Geneviève*, de M. Maindron, des bustes de MM. Etex, Elshoest, Dantan, Duret, quelques jolies statuettes, voilà à peu près les œuvres les plus saillantes du salon de sculpture de 1848.

Nous ne pouvons, en terminant cette courte revue de ce salon, faire d'autres réflexions sur l'état de l'art; il nous faut remettre à l'année prochaine pour avoir la chance de dire quelque chose qui n'ait déjà été répété cent fois sur l'état de la peinture et de la sculpture en France. Il nous faut voir quelle influence aura sur l'art l'ordre de choses nouveau; quelle tendance nouvelle, quelle modification apporteront les idées politiques et sociales qui préoccupent la France en ce moment; — quel avenir, enfin, est réservé aux arts et aux artistes. C'est encore là une question à défier toutes les prévisions des esprits les plus forts et les plus élevés.

Mais nous le répétons, pour cette année, le salon de 1848 n'a été que la suite du salon de 1847 et des précédents. Un mot que nous avons saisi dans la foule nous a paru résumer tout ce qu'il était possible de formuler de plus vrai, de plus incontestable, de plus judicieux par sa naïveté même.

— Eh bien, comment trouvez-vous cette exposition ?

— Je la trouve..... nombreuse.

L....D.

LE CHATEAU DE LA REINE BLANCHE.

Interrogez ces ruines ; sous la poussière qui les couvre, vous découvrirez...

En approchant de Chantilly, je ne sais quelle sombre tristesse vient soudain envelopper les pensées : tout est morne et silencieux. Au loin, sur la route, on aperçoit la forêt, dont les grandes masses se détachent dans le ciel avec leurs voûtes dentelées. Ça et là quelques nuées blanches s'élèvent en spirale, puis s'évanouissent en l'air; c'est

la fumée qui sort du toit des gardes forestiers. Puis, à mesure qu'on avance, l'horizon se rétrécit et l'on se trouve enfermé dans une route inégale, couverte d'une couche épaisse de sable qui étouffe tout bruit... On dirait qu'on approche de la chambre d'un mourant.

Bientôt un léger murmure se fait entendre, faible comme les vagissements d'un enfant nouveau-né; il augmente ensuite, grandit, éclate, et après quelques minutes, on tourne, à gauche de la route, sur une étroite chaussée.

De ce point, la vue est admirable d'un côté : c'est la petite rivière de la Nonette, qui, après avoir disparu sous terre pendant quelques instants, sort bientôt en bouillonnant, et vient se jeter sur des degrés de marbre blanc, dans un immense bassin circulaire. Le soleil, en tombant d'aplomb sur la cascade, fait briller sa blanche écume comme une pluie d'argent. Derrière cette chute est le château de Chantilly.

De l'autre côté, un vaste lac, auquel on a donné le nom de grand canal, étend ses ondes tranquilles.

Des arbres d'une vigueur incroyable s'élancent sur ses bords et le couronnent d'un ciel de verdure éblouissante. Leurs grandes ombres se projettent sur les flots, auxquels elles donnent, sur la rive, une teinte sombre qui va diminuant graduellement, s'éclaircissant peu à peu jusqu'à ce qu'elle se fonde dans une clarté brillante qui serpente au milieu comme un large ruban d'or et de feu.

Il y a, dans ce spectacle, quelque chose de grandiose qui frappe vivement l'imagination. Ce ne sont plus les eaux tourmentées de Versailles ou de Saint-Cloud; c'est la nature avec ses lignes si grandes et si harmonieuses, avec ses effets magiques, et près desquels les œuvres des hommes ressemblent aux premiers essais d'un enfant comparés aux chefs-d'œuvre des grands maîtres. Mais il faut nous arracher à ce spectacle si beau, pour courir après d'autres merveilles.

Oh ! comme toutes ces grandeurs sont entourées d'un voile funèbre !... Quelle sombre et morne tristesse ! Ces vastes écuries, palais aux cent portes, sont désertes, et sur chacune des trois cent vingt stalles consa-

crées aux habitants de cette demeure, un nom à demi effacé vient rappeler tout un passé de fêtes et de plaisirs.

Il n'y a pas jusqu'aux cerfs sculptés en relief autour de la vaste rotonde du milieu, qui ne laissent échapper quelques larmes de leurs yeux attristés.

Devant ce palais s'étend le vaste hippodrome où se tiennent les courses; plus loin, la forêt; à côté, le château; derrière, le parc.

Oh ! quel séjour ce devait être quand la meute innombrable sortait du chenil, ardente, animée, bruyante et faisant retentir ses mille voix ! quand ces vastes cours résonnaient des cris des valets, du piaffement des chevaux... quand ces piqueurs jetaient dans l'air leurs joyeuses fanfares que répétaient en tressaillant tous les échos, et que toute cette troupe, où chaque nom rappelait une de nos gloires, s'élançait rapide et fougueuse !

L'allée du Connétable devenait alors étourdissante, les piqueurs découplaient les limiers, le cerf était lancé, et la chasse commençait.

Après avoir monté quelque temps, le terrain s'abaisse tout à coup, et, par une pente assez rapide, on arrive aux étangs de Comelle... au château de la reine Blanche...

Oh ! si vous saviez comme tout ici, dans ce frais vallon, est plein de poésie !... Ces grands arbres penchés sur les eaux ont quelque chose de mystérieux; on dirait qu'ils répètent aux naïades des paroles d'amour que nul ne doit entendre.

Puis, ces étangs qui s'enlacent et se suivent comme les anneaux d'une longue chaîne, jusqu'à ce qu'ils se confondent avec l'horizon...

Au milieu de toutes ces masses de verdure et d'eau qui se marient si bien ensemble, apparaît un tout petit castel... c'est le château de la reine Blanche.

Rien n'est plus gracieux, plus coquet, plus mignon que ce castel, avec ses fenêtres à ogives, sa corniche dentelée, ses clochetons qui s'élancent si légers dans le ciel, ses quatre tourelles, avec leurs galeries si finement découpées.

Oh ! comme tout cet ensemble est ravissant !

Les chambres du premier étage, entourées

de vieux lambris sculptés avec cet art merveilleux du gothique, sont des meubles contournés, dont les mille détails ne peuvent être qu'imparfaitement imités. Puis, aux quatre coins, des statues de chevaliers, le casque en tête, la visière baissée, l'épée à la main. On dirait, à les voir ainsi, qu'ils se reposent de quelque combat terrible, et on s'attend à les voir descendre de leur piédestal, comme jadis ils descendaient dans la lice.

Une seule chambre existe au second étage et celle-là... celle-là est tapissée par un mauvais papier vert, comme celui d'une guinguette de barrière ! N'est-ce pas une ignoble profanation ?

Et tout autour de ce castel, des ruisseaux coulent, en murmurant joyeusement, le long des massifs de fleurs et de verdure qui s'épanouissent sur la rive.

Que n'étiez-vous là, madame ! Oh ! je me reprochais de voir tout cela sans vous... mais en vain je vous cherchais... en vain j'espérais vous voir, comme la Dame Blanche, errer sur ces tourelles... en vain ma voix répétait :

Viens, gentille dame.

Et longtemps je restai ainsi près du château de la reine Blanche ; lorsque la nuit commença à descendre, je crus entendre dans l'air des voix harmonieuses, murmurant avec mystère des paroles qui troublent le cœur... chaque arbre, chaque fleur, chaque rocher prenait à mes yeux une forme divine, parlait à mon oreille un langage enivrant... et je vous cherchais...

Oh ! que n'étiez-vous là, madame, pour comprendre avec moi toutes ces délices... pour éprouver les mêmes émotions, les mêmes pensées !... oh ! que n'étiez-vous là !

G. DES ESSARDS.

THÉÂTRES.

Tous les théâtres redoublent d'efforts. Après avoir lutté depuis plus de deux mois contre les événements, contre les préoccupations inséparables de la situation politique, ils vont avoir à combattre jusqu'au mois d'octobre l'influence de la belle saison.

Ce n'est qu'en redoublant de zèle et d'activité, en piquant la curiosité du public par des œuvres nouvelles, qu'ils peuvent échapper aux dangers de la crise qui les menace.

Aussi fait-on partout les plus grands préparatifs, surtout au Vaudeville où le charmant prologue *Ah ! Enfin !* sera bientôt accompagné de nouveaux ouvrages. La même ardeur de travail se manifeste aux Variétés. Si vous pénétrez le jour dans les coulisses ou dans le foyer, vous voyez tout le monde à son poste. C'est Bouffé ; ce sont Hoffmann, Pérey et Rébard. C'est Lafont, revenu de sa tournée en province. Aussi pour sa rentrée, M^{lle} Page a-t-elle appris le rôle de Catherine, dans *Catherine et Austerlitz*, et renouvelé sa toilette des *Extrêmes se touchent*. Enfin, de son côté, Bouffé se prépare à avoir quinze ans tous les soirs dans le *Gamin de Paris*.

Que dirons-nous du théâtre Montansier, toujours actif, prompt, zélé pour le public, et qui a des succès par le temps qui court ?

A la Porte Saint-Martin, la reprise du *Joueur*. L'administration a remonté ce drame avec le plus grand soin. Frédéric jouera le rôle de Georges, qui est l'une de ses créations les plus originales ; le rôle de M^{me} Dorval est confié à M^{lle} Clarisse, qui déjà, dans *Marie Jeanne*, a fait preuve de grandes qualités dramatiques. Nous verrons bientôt le *maréchal Ney*, drame historique en cinq actes et douze tableaux, qui se répète sans interruption et qui sera encadré dans une mise en scène tout à fait digne d'un sujet aussi national.

A ce Numéro est jointe la planche 2350.

EAU du D^r BREMSEK, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir ; nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Aff.)

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.